

INTRODUCTION
POUR SALUER JUDITH GAUTIER
1917-2017

Yvan DANIEL et Martine LAVAUD

Judith Gautier (1845-1917) se fit remarquer très tôt dans la France du XIX^e siècle en publiant coup sur coup dans la presse, à dix-neuf ans, ses premiers poèmes traduits du chinois classique, et un brillant commentaire de l'*Eureka* d'Edgar Allan Poe qui lui valut les compliments étonnés de Charles Baudelaire. Fille de Théophile Gautier et de la cantatrice italienne Ernesta Grisi, la jeune femme avait été confiée dans son adolescence avec sa sœur Estelle à un étonnant précepteur, arrivé de l'Empire du Milieu, Tin Tun Ling (丁敦齡 1831-1886), avec lequel elle apprit le chinois et prépara le fameux *Livre de Jade*, publié en 1867 : cette anthologie de poèmes chinois classiques est la première traduction littéraire de ce genre en français et fait date dans notre histoire littéraire. Pour la première fois, Victor Hugo, Paul Verlaine ou Anatole France purent découvrir et commenter des traductions littéraires de poèmes provenant de la Chine des Tang (618-907). Par la suite, cette œuvre de jeunesse marque de son empreinte toute la carrière de Judith Gautier, placée sous le signe de l'Extrême-Orient et de l'Orient, et caractérisée par une curiosité inépuisable pour les poèmes, les littératures, les arts et les cultures du monde.

À partir de ces jeunes années, et jusqu'au début du XX^e siècle, elle déploie une intense activité créatrice, éditoriale et culturelle, qui explique la reconnaissance unanime dont elle bénéficie à la fin de sa carrière, et lui permet de vivre de sa plume en toute indépendance. Cette activité est avant tout consacrée à l'écriture, dont elle pratique tous les genres : de vastes romans d'abord publiés en feuillets dans la presse, dont on ne pourra citer que quelques titres, comme *Le Dragon impérial*, dans la Chine ancienne, *L'Usurpateur*, ou *La Sœur du Soleil*, dans le Japon

féodal, ou *Khou-n-Atonou* à propos de l'Égypte antique, des recueils de contes et de nouvelles, comme *Isoline et la Fleur-Serpent* ou *Fleurs d'Orient*... Elle publie aussi une œuvre de poésie personnelle qu'elle réunit en un volume sous un titre tout simple, *Poésies*, en 1911. Passionnée depuis ses jeunes années par le théâtre et plus généralement par les arts de la scène, elle pratique l'écriture dramatique, mais aussi à diverses occasions la mise en scène ou le jeu d'acteur. Dans ses écrits pour la scène, les sujets extrême-orientaux sont encore très présents, par exemple dans *La Marchande de sourire*, pièce « japonaise » – en réalité d'origine chinoise – qui triomphe au Théâtre de l'Odéon avec cent quarante-sept représentations en 1888. Inspirée par les récits, les poésies et les théâtres de l'Orient et de l'Extrême-Orient, Judith Gautier, grande lectrice, utilisa toutes les ressources de l'orientalisme savant de son époque, en livrant une œuvre profondément marquée par le contexte et les échanges permis par la première mondialisation, dans le sillage de la conquête coloniale et de ses Expositions universelles, dont elle rendit compte dans la presse. Mais l'écriture personnelle n'est pas absente, car on lui doit aussi une autobiographie en trois volumes, *Le Collier des jours. Souvenirs de ma vie*, qui compte parmi les autobiographies les plus importantes de femmes de lettres au XIX^e siècle, après l'*Histoire de ma vie* de George Sand.

Judith Gautier apparaît dans le même temps comme une médiatrice exceptionnelle entre les littératures, les arts et les cultures. D'abord par son œuvre de traductrice : elle établit en effet des collaborations originales avec des amis étrangers pour publier *Le Livre de Jade* ou plus tard un autre recueil de poésies traduites, du japonais cette fois – les *Poèmes de la Libellule* (1885). Mais de nombreuses autres créations, nouvelles ou pièces de théâtre, sont elles aussi adaptées à partir d'œuvres originales chinoises, perses, indiennes, vietnamiennes ou japonaises. Ces collaborations engagent souvent des graveurs et des illustrateurs qui viennent enrichir l'édition des textes : le japonais Yamamoto Hosui pour *Les Poèmes de la Libellule* ou le tchèque Alfons Mucha pour *Mémoires d'un éléphant blanc*, qui prend ainsi des allures Art Nouveau, par exemple. Aussi très active dans le domaine de la musique et de l'opéra, Judith Gautier participe avec passion à la découverte de Richard Wagner en France et livre sa propre traduction de *Parsifal*, qui sera chantée au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles le 21 janvier 1914. Dans les années 1900, elle transcrit et publie les « musiques bizarres » de la Chine, du Japon et de l'Inde, qu'elle a découvertes à l'occasion de l'Exposition universelle, en collaboration avec son ami le musicien et compositeur Louis Benedictus. Elle compose aussi des pièces musicales, du théâtre musical, des livrets d'opéra, de ballet, des saynètes pour pantomime ou pour marionnettes...

Hormis ses séjours à Lucerne ou Bayreuth, en visite à Richard Wagner, en 1869, 1876 et 1882, Judith Gautier partagea son existence entre son appartement de la rue de Washington à Paris, qu'elle appelait sa « cage à mouche », et la villa du « Pré des Oiseaux » à Saint-Enogat, non loin de Dinard. Elle apparaît pourtant à l'origine d'une œuvre visant à faire découvrir les littératures et les arts du monde, à faire connaître les auteurs orientaux et extrême-orientaux en France, et plus largement les civilisations et les cultures les plus éloignées. Étrange vocation que se donna celle qui ne sortit d'Europe qu'une seule fois, pour un voyage de quelques jours à Alger, peu de temps avant sa disparition. Judith Gautier cultiva ainsi l'art étrange d'évoquer et de mettre en valeur les lieux où elle n'avait jamais été...

Devenue médiatique très jeune, souvent caricaturée dans la presse, photographiée par Nadar – comme le montre la couverture de cet ouvrage –, Judith Gautier signe aussi tout au long du siècle de nombreuses contributions journalistiques, dans les journaux à grand tirage comme *La Presse* ou le *Journal Officiel*, aussi bien que dans les revues les plus cotées – *L'Artiste*, le *Mercure de France*, la *Revue de Paris* ou la *Revue blanche*. Elle rédige des critiques artistiques des expositions de peinture et des Salons, plus tard des comptes rendus sur les Expositions universelles, et de nombreux articles d'information et d'érudition sur ses sujets de prédilection – parmi lesquels les comédiens chinois, les femmes artistes de l'Orient ou les poètes persans par exemple.

On doit aujourd'hui mieux mesurer la place singulière de Judith Gautier et l'influence qu'elle a pu exercer sur l'histoire littéraire et l'évolution du goût en France, et même en Europe ou au-delà¹, au XIX^e et encore au début du XX^e siècle : participant dans sa jeunesse avec Catulle Mendès au mouvement poétique du Parnasse, sous l'égide de Leconte de Lisle, elle représente à la fin de sa vie les derniers éclats d'un Romantisme personnel renouvelé par la découverte des littératures et des cultures du monde oriental et extrême-oriental. On la trouve tout au long de sa vie à l'initiative de transferts culturels inouïs et de traductions originales et pionnières, marquantes dans l'histoire de la littérature, dans l'histoire des traductions, comme pour l'histoire du vers français : les « stances » du *Livre de Jade* peuvent être citées comme une étape dans la libération de la poésie versifiée. Ces influences se confirment dans sa contribution majeure à la diffusion de la culture chinoise, mais aussi du japonisme et plus largement de l'orientalisme, portée et renforcée par les modes du moment auxquelles elle participe activement. Elles

1. Ses traductions poétiques, comme ses principaux romans, sont rapidement traduits et diffusés en Europe et même aux États-Unis et en Russie.

s'étendent à l'univers de la sculpture, de la musique, de la danse, de l'opéra, du théâtre et plus largement des arts de la scène.

C'est bien cette étonnante polyvalence qu'Anatole France releva lorsque, dans *La Vie littéraire*, il rendit hommage à Judith Gautier :

Ce je ne sais quoi de dédaigneux et de sauvage qu'on devine dans tout ce qu'elle écrit, Madame Judith Gautier le porte au fond de son âme. Elle vit volontiers toute dans le cortège de ses rêves, et il est vrai qu'aucune cour ne pourrait lui faire une suite aussi magnifique. Elle a le sens de tous les arts. Elle est profondément musicienne. Personne ne connut mieux qu'elle l'oubli des heures, dans le monde indéterminé des idées musicales. Elle a écrit sur Wagner un petit livre qui témoigne de sa longue familiarité avec ce grand génie. Elle a le goût et le sentiment de la peinture. Les murs de son salon sont couverts d'animaux bizarres peints par elle, dans la manière des kakémonos japonais, et qui trahissent à la fois son goût enfantin des images et son intelligence mystique de la nature.

Quant à son talent naturel de sculpteur, il étonnait ses amis, bien avant qu'elle signât avec M. H. Bouillon, le buste de Théophile Gautier, qui vient d'être inauguré à Tarbes².

Cette fille à laquelle Théophile Gautier dispensa des principes éducatifs qui semblent venir tout droit de *Fortunio* (1838), et sont marqués par une grande liberté, peut ainsi exprimer la diversité de ses goûts artistiques et de ses expériences littéraires. Si l'épisode du couvent, où les convictions religieuses de sa mère (la cantatrice Ernesta Grisi) et de sa tante (la fameuse danseuse Carlotta Grisi) l'enfermèrent, en dépit des protestations paternelles, forme une douloureuse exception, l'initiation de Judith à la culture orientale est l'une des manifestations de cette quête d'originalité et d'expression de soi.

Celle qu'Anatole France présente dès son premier chapitre monographique par une phrase lapidaire et solennelle : « C'est la fille du poète³ », s'était fait remarquer très jeune pour elle-même, par la publication de textes marquants qui lui valurent un succès immédiat et précoce : elle avait à peine dix-neuf ans lorsque fut publié son commentaire de l'*Eureka* d'Edgar Poe, à peine vingt-deux ans lorsque parut le célèbre recueil du *Livre de Jade*, édité par l'éditeur des Parnassiens, Alphonse Lemerre, en 1867. Dès cette période, et jusqu'à ses dernières semaines, où elle travaillait au livret d'un opéra adapté de Balzac, tout en envisageant un quatrième volume pour son autobiographie, Judith Gautier ne cessa jamais de créer et de publier. Le xx^e siècle et sa Belle Époque fut le moment de sa consécration, et Jules Renard, qui s'y connaissait en animaux, ne manqua pas

². FRANCE Anatole, *La Vie littéraire*, Paris, Calmann-Lévy, 4^e série, s. d., p. 142.

³. *Ibid.*, p. 133.

dans son *Journal*, en février 1908, de faire d'elle un portrait gracieux, puisqu'il y évoque une célébrité « couronnée de roses comme une vache de concours ». Seule femme admise dans le cénacle du *Parnasse contemporain* dès 1866, récipiendaire de plusieurs prix de l'Académie française⁴, elle atteignit en effet la consécration dans les reconnaissances officielles, avec sa participation à l'Académie des Dames présidée par Anna de Noailles, puis son élection, en 1910, à l'Académie Goncourt, contre Paul Claudel. Elle devint alors la première femme à y siéger. La même année, elle fut nommée dans l'Ordre de la Légion d'Honneur, encore si rarement féminin à l'époque. La reconnaissance littéraire, médiatique et institutionnelle dont elle bénéficia dans sa carrière de femme de lettres trouve ainsi bien peu d'équivalents au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Une vingtaine d'années après sa disparition, la première chercheuse à s'intéresser à Judith Gautier fut Mathilde Dita Camacho, qui prépara une thèse soutenue à la Sorbonne et publiée chez Droz en 1939. Cette thèse est dédiée à l'historien de la littérature Georges Ascoli (1882-1944), qui l'avait dirigée. Peu de temps après, Georges Ascoli disparut en déportation à Auschwitz, après avoir été exclu de la chaire d'études littéraires « Victor Hugo » qu'il occupait à la Sorbonne. Sans doute est-ce la proximité de Judith Gautier et de Victor Hugo qui explique l'intérêt de l'éminent spécialiste, et l'on constate en effet toute l'attention que la thèse, dont la perspective est principalement biographique, porte à cette relation. Après ce travail pionnier, la biographie commentée domine pour une très large part la production consacrée à Judith Gautier : en 1986, Johanna Richardson, biographe britannique reconnue, consacre un volume à Judith Gautier – après en avoir consacré un autre à son père Théophile, en 1958 –, qui sera traduit en français en 1989, et recevra cette année-là le prix Goncourt de la biographie. Deux autres biographies sont publiées par la suite, par Anne Duclos en 1990, puis Bettina Liebowitz Knapp en 2004 : toutes deux sont principalement fondées sur les témoignages de Suzanne Meyer-Zundel, rencontrée ou lue.

L'abondance des biographies, comparée au nombre limité des publications de l'œuvre ou des études la concernant, est sans doute significative. Jusqu'au début du XX^e siècle, Judith Gautier reste absente de toutes les histoires littéraires, même des histoires très spécialisées de la littérature comme l'histoire du Parnasse ou celle de l'exotisme. Dans le chapitre sur la littérature féminine qu'on peut trouver dans le second volume de l'*Histoire littéraire* de Bédier et Paul Hazard (Larousse,

4. Judith Gautier a notamment reçu le prix Alfred Née de l'Académie française, qui récompense une « œuvre originale », en séance publique le 17 novembre 1898, et le prix Maillé-Latour-Landry, de l'Académie française, en séance publique le 24 novembre 1904.

1923), Judith Gautier est identifiée, de façon expéditive, comme ayant écrit des romans d'aventures, et chanté l'Orient en poète. Dans le *Précis de littérature française du XIX^e siècle* (1990) dirigé par Madeleine Ambrière, pourtant fort détaillé, il faut pour accéder à Judith passer par l'entrée Catulle Mendès, et encore, en référence directe à Théophile Gautier, « dont il épouse la fille en 1866⁵ », le tout, de surcroît, dans l'enclos d'une parenthèse. Pour ce qui concerne les travaux universitaires, Judith Gautier n'y fit bien souvent que des apparitions ponctuelles – par exemple dans les écrits⁶ de la comparatiste Denise Brahimi au début des années 1990. En 1992, la Société Théophile Gautier publie dans son *Bulletin* (n° 14) un « Dossier » proposant les contributions de Jean-Claude Fizaine, Pierre Nogrette et Claudine Lacoste. Il faut aussi citer les travaux d'Agnès de Noblet, « chercheuse indépendante » et passionnée, qui livre en 2004 un étonnant dictionnaire sous le titre *Un Univers d'artistes. Autour de Théophile et Judith Gautier*⁷.

L'apparition de la Chine donne un souffle nouveau à l'intérêt porté à l'œuvre, avec les articles de Shen Dali dans la presse culturelle chinoise, dès 2011, puis certaines thèses portant partiellement ou intégralement sur l'œuvre de Judith Gautier, comme celle de Lo Shih-lung concernant l'œuvre dramatique⁸ ou celle de Ling Min sur l'œuvre poétique. Quant aux directeurs du présent volume, ils ont tenté d'exhumer la figure de Judith Gautier, par exemple en évoquant Saint-Enogat, comme le fit Martine Lavaud en 2010⁹, avant de publier en 2018 une étude du rapport de Judith Gautier et de son père à la publicité¹⁰. À l'initiative de la première édition critique du *Livre de Jade*¹¹, publié dans la collection « La Salamandre » de l'Imprimerie nationale en 2004, et auteur, entre autres études, d'un article sur le roman parnassien de Judith Gautier¹², Yvan Daniel

5. AMBRIÈRE Madeleine, *Précis de littérature française du XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1990, p. 517.

6. BRAHIMI Denise, *Théophile et Judith vont en Orient*, La Boîte à documents, 1990.

7. DE NOBLET Agnès, *Un Univers d'artistes. Autour de Théophile et de Judith Gautier*, Paris, L'Harmattan, coll. « Hors série », 2004.

8. LO SHIH-LUNG, *La Chine sur la scène française au XIX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Le Spectaculaire », 2015.

9. LAVAUD Martine, « Une visite à Saint-Enogat », in *Peau de tigre, Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n° 32, 2010, p. 93-100.

10. LAVAUD Martine, « Gautier, de père en fille », in *Littérature et publicité*, GUELLEC Laurence et BOUCHARENC Myriam (dir.), *La Licorne*, n° 128, 2018, p. 73-86.

11. GAUTIER Judith, *Le Livre de Jade*, éd. d'Yvan DANIEL, Paris, Imprimerie nationale, coll. « La Salamandre », 2004.

12. DANIEL Yvan, « Judith Gautier, romancière parnassienne », in *La Littérature en bas-bleus*, Brigitte LOUCHON et Andrea DEL LUNGO (dir.), Paris, Classiques Garnier, t. II, 2013, p. 295-307.

a plus particulièrement entrepris l'édition, pour Classiques Garnier, des *Œuvres complètes*, dont deux volumineux tomes sont déjà parus¹³.

C'est ainsi que fut donnée l'impulsion susceptible de restituer à une femme écrivain non seulement une existence, mais surtout une autonomie dans le champ de la création littéraire. Car l'ombre du père n'a cessé de planer. Non sans une certaine nécessité, ou vérité, du reste. Théophile Gautier transmet de toute évidence à sa fille un capital de notoriété qui lui permit de bénéficier d'un réseau préexistant. Et il était tout aussi évident que bien des visiteurs venaient moins voir Judith que l'empreinte et la mémoire du père dans le visage ou la conversation de sa fille. Certes Judith, d'une certaine manière, « prolongeait » son père : la mise en œuvre d'un projet paternel infiniment repoussé, et finalement avorté, celui du « Vieux de la montagne », le goût pour les civilisations englouties et l'archéofiction, le travail d'adaptation dramatique de *Mademoiselle de Maupin*, encouragé, selon Anne Danclos, par le beau-frère Émile Bergerat, et même si finalement il ne fut jamais porté à la scène¹⁴, tout cela fait bien de Judith une exécutrice testamentaire et tout à la fois une héritière naturelle de son père, génétiquement et historiquement. C'est alors l'image de Judith enfant, tendant à son père les planches archéologiques nécessaires à l'écriture du *Roman de la momie*, qui apparaît. Tout ceci, il ne s'agit pas de le nier. Mais dans le même temps, Judith parvint à trouver sa voie, son identité propres : c'est tout l'objet du présent ouvrage que de le montrer.

Un subtil mélange de prolongement et de différenciation caractérise ainsi la trajectoire spécifique de Judith Gautier, inventive à divers égards. Sa trajectoire littéraire fut d'abord l'exercice d'une liberté qui, par-delà les nécessités alimentaires, sut suivre les caprices de la fantaisie : rarement auteure ne fut plus affranchie de la pression des regards. Concernant sa propre pratique des sociabilités artistiques et littéraires, par exemple. Bercée par le rythme des réunions hebdomadaires, ces « Jeudis » auxquels son père l'avait habituée, 32, rue de Longchamp, à Neuilly, et qui lui permirent de fréquenter Baudelaire, Gustave Doré, Dumas-père, les Goncourt, Flaubert en ses séjours parisiens, *etc.*, Judith réinventa ses propres « Dimanches », recevant, dans l'espace exigü de la rue de Washington, des hôtes hétéroclites et variables, de Pierre Louÿs ou Willy à telle personnalité asiatique plus étrange. La ritualisation des sociabilités hebdomadaires des « fidèles »

13. GAUTIER Judith, *Œuvres complètes*, t. I, éd. d'Yvan DANIEL (*Le Dragon impérial, Iskender, L'Usurpateur ou La Sœur du Soleil, Lucienne, Isoline et la Fleur-Serpent*) ; t. II, de DANIEL Yvan et LANGLAIS Elena (*Iseult, L'Inde éblouie, Mémoires d'un éléphant blanc, Le Vieux de la Montagne, Fleurs d'Orient*), Paris, Classiques Garnier, 2011 et 2015.

14. DANCLOS Anne, *Judith Gautier, égérie de Victor Hugo et de Richard Wagner*, Paris, éd. Fernand Sorlot et François Lanore, 1996, p. 169.

officiellement reconnu s'accompagnait ainsi d'une relative improvisation, nourrie par le hasard des rencontres ou le goût du jeu. Ce n'était pas tout à fait l'ambiance des « Mardis » mallarméens de la rue de Rome... Cette capacité à réinventer sa liberté littéraire fit ainsi de Judith Gautier une pionnière en quelques domaines : la traduction de poésie chinoise et japonaise, le conte exotique pour enfants (notamment pour l'enseigne de la Phosphatine Falières, avec *La Source d'or de la santé* ou les *Aventures de Momotaro, très ancienne légende japonaise*, textes illustrés par Isayama), ou le roman publicitaire sous forme épistolaire intitulé *Les Lettres inédites de Madame de Sévigné*¹⁵, dont l'illustre héroïne, propulsée en plein ^{xx}e siècle, découvre, émerveillée, la marque de chocolat qui lui a emprunté son nom, avant de repartir extraordinairement, en aéroplane, dans son ^{xvii}e siècle natif. Un autre exemple de cette capacité d'affranchissement et de réinvention peut être représenté par ce qu'Yvan Daniel a justement nommé le « roman parnassien », forme peut-être aussi considérable, quantitativement, que la poésie correspondante à laquelle les histoires traditionnelles cantonnent le plus souvent le Parnasse. Ainsi Judith transporte tout en la réinventant la mémoire du romantisme et de ses prolongements parnassiens dans le ^{xx}e siècle commençant. Son œuvre nous invite en effet à envisager une triple révision du Parnasse, du point de vue du genre sexuel (une femme au lieu de tous les hommes qui représentent ordinairement ce « mouvement »), du genre littéraire (le roman en plus de la poésie), et tout simplement de ses représentants historiques, Judith Gautier n'ayant, comme on l'a vu, aucune existence dans l'histoire littéraire officielle, si ce n'est en tant que « fille » ou « femme de ».

Sa capacité à formuler une autre proposition littéraire impose donc qu'on lui redonne une place. Nul doute que sa façon d'opérer, déterminée par l'envie spontanée, hors de toute ambition susceptible de graver son nom dans le marbre de l'Histoire, hors de tout vacarme, avec simplicité et naturel, explique en partie l'oubli dans lequel cette figure littéraire est tombée. C'est du moins, et une fois de plus, ce qu'Anatole France semble avoir clairement observé :

On a déjà signalé avec raison l'indifférence presque hostile de Madame Judith Gautier, non seulement pour les œuvres d'art, mais même pour ses plus belles œuvres littéraires. M. Edmond de Goncourt raconte qu'il trouva un jour dans la maisonnette de la rue de Longchamp la jeune Judith qui sculptait l'Angélique d'Ingres dans un navet. Le fragile chef-d'œuvre périt en peu de jours. Ce n'était qu'un amusement, le jeu d'une jeune fée; mais ceux qui connaissent le dédain de Madame Judith Gautier pour la gloire sont tentés d'y voir un trait de caractère. L'auteur de ces magnifiques livres, écrits avec amour, n'a nul souci de la destinée de

15. GAUTIER Judith, *Les Lettres inédites de Madame de Sévigné*, Paris, À la Marquise de Sévigné, 1913.

ses ouvrages. Comme elle a sculpté Angélique dans un navet, elle tracerait volontiers ses plus nobles pensées sur des feuilles de rose et dans des corolles de lis, que le vent emporterait loin des yeux des hommes. Elle écrit comme Berthes filait, parce que c'est l'occupation qui lui est la plus naturelle. Mais quand le livre est fini, elle ne s'y intéresse plus et elle demeure parfaitement indifférente à tout ce que l'on en pense, à tout ce qu'on en dit. Jamais femme, je crois, ne laissa voir un si naturel mépris du succès et fut si peu femme de lettres. Et jamais poète n'eut plus que la fille de Théophile Gautier le droit de dire avec le berger de l'Anthologie : « J'ai changé pour les Muses et pour moi¹⁶. »



L'ensemble des contributions proposées dans le présent volume ambitionne de se grouper autour de la figure de Judith pour lui restituer son authenticité, et tourner un peu le dos au père, sans pour autant le tuer, puisque la continuité génétique, envisagée dans son sens large, à la fois biologique et littéraire, fera l'objet d'une mise au point préalable : c'est ainsi tout l'objet de la première partie du volume que de tirer le fil biographique pour égrener les perles du « collier des souvenirs ». Quant aux deux autres sections, elles se penchent sur une fonction capitale de Judith Gautier, médiatrice des mondes, et médiatrice des arts.

À l'intelligence protéiforme de cette auteur devait répondre la diversité d'intervenants choisis pour la complémentarité de leurs approches : enseignants-chercheurs en littérature française – Olivier Bara, Marie-Astrid Charlier, Vincent Laisney, Martine Lavaud, Cécile Leblanc, Martine Reid –, en littérature comparée – Pierre Brunel, Yvan Daniel, Inès Horchani, Ling Min, Lo Shih-lung, Junko Yoshikawa –, spécialistes d'histoire de l'art – Amandine Dabat, Raphaële Fleury, Marie-Hélène Girard, chercheuse en littérature française par ailleurs –, conservateurs de bibliothèque ou de musées – Véronique Magnol-Malhache, Florence Rionnet –, et un écrivain chinois francophone de renom – Shen Dali –, nous n'étions pas de trop de contrées intellectuelles et géographiques pour tenter de saisir une figure complexe, dont l'infinie curiosité s'était décidément révélée contagieuse. De cette collaboration a résulté le premier ouvrage collectif jamais consacré à Judith Gautier, qui rassemble les versions écrites du Colloque international du Centenaire, organisé les 16 et 17 novembre 2017 dans la salle Louis Liard de l'université Paris-Sorbonne, ainsi qu'à l'Hôtel de Lauzun, dans l'Île Saint-Louis, sur les lieux mêmes où Théophile Gautier, en compagnie de Baudelaire et de Balzac, avait, fin 1845, expérimenté les vertus de la confiture de haschich, ce que nous ne fîmes pas.

16. FRANCE Anatole, *op. cit.*, p. 143-144.

Merci, donc, à tous ceux qui nous ont permis d'éclairer enfin une figure passée de la lumière à l'ombre, et dont la richesse des réseaux familiaux, artistiques et littéraires dont elle était issue, et qu'elle a souvent elle-même retissés, a pu noyer la personnalité, et occulter l'œuvre littéraire. Car Judith eut certes un père (Théophile Gautier, pour ne rien révéler), et des parrains (au sens propre et religieux : Maxime Du Camp ; au sens intellectuel et figuré : Flaubert, par exemple). Elle eut aussi des idoles (Wagner). Mais elle n'eut pas de mentors.